



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Retenez bien
cette date

**Jeudi
24
Mars
1994**

Déjeuner du Jeudi 24 Mars 1994

MENU Prix : 250 F

Kir (servi à table)
Pannequin Forestière
Filet de Loup au Coulis de Tomates et Basilic
Culotte d'Agneau Rôtie et Persillée
Légumes de Saison
Plateau de Fromages
Tulipe des Tropiques
Café

VINS

Muscadet de Sèvre et Maine
Bordeaux Château Lalène (en magnum)
Crozes Hermitage (en 2° vin rouge)
Champagne de l'Amicale

Il n'y aura pas de messe.

La séance du matin commencera à 10 heures.
Présence non exigée mais hautement souhaitée!

Assemblée Générale de l'Amicale VB-X ABC

A LA CHESNAIE DU ROY

Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui. Vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.

FAITES-VOUS INSCRIRE ASSEZ TOT
AU SIÈGE DE L'AMICALE. MERCI.

Echos et Correspondances

● **PROMOTION** — La Jeune Chambre économique de Pont-à-Mousson et les représentants des Kiwanis, Lion's Club, Zontaclub, Radio Activité et les quotidiens de la place ont désigné hier en soirée, M. Pierre DURAND comme mussipontain de l'année. Le choix s'est fait au troisième tour de scrutin par 5 voix contre 4 et un bulletin blanc. Pierre DURAND qui a réussi à imposer le nom de Pierre LALLEMENT pour une piste cyclable à Boston (USA), qui à force de ténacité a prouvé que l'inventeur de la bicyclette était bien ce Mussipontain né il y a plus d'un siècle dans la cité de Duroc, a donc bien mérité ce titre. Les critères d'attribution du prix qui veut que le « nominé » a assuré la promotion de Pont-à-Mousson, ont été pris en considération. —

(« L'Est Républicain », 18-12-1993).

— Eh bien! quelle nouvelle! Le vélo et l'Amicale réunis en un seul : notre collaborateur et notre ami DURAND le Lorrain! La Rédaction félicite le nouveau promu et lui décerne à l'unanimité un vélo d'honneur!

● **E. Jünger lisant Saint-Simon** : « Il existe un contraste frappant entre le style incroyablement brutal de la guerre et la courtoisie dont usent l'un envers l'autre les généraux ennemis. C'est ainsi que le Palatinat est féroce ment dévasté, mais quand le prince de Bade apprend que le maréchal de Lorges est gravement malade, il envoie un trompette pour lui offrir et des médicaments et des médecins. Qui plus est, s'il faut battre en retraite, le maréchal n'a pas à s'inquiéter, mais doit rester dans ses quartiers : on ne le traitera pas en prisonnier, si c'est le cas ».

« !.. !.. !.. »

● **Guerre et botanique** : « L'Androsace cylindrique »... est une fleur des Pyrénées Occidentales, rare et secrète — objet d'études et de convoitises pour de nombreux botanistes. En 1942... des Allemands même la découvrirent sur les rochers de Gavarnie.

« En 1944, ils refluèrent avec les revers de l'Histoire mais l'androsace était toujours-là. Avant de partir, convaincus que la France était indigne de demeurer la gardienne d'un tel trésor, des soldats en uniforme vert-de-gris, guidés par leurs officiers, arrachèrent tous les pieds accessibles et prirent pour cible de leurs pistolets mitrailleurs, ceux qui se réfugiaient hors de leur portée ». (Pyrénées, n° 173, p. 43 - 1^{er} trim. 1993).

— Des pistolets contre des fleurs! Au fou!

● **Suite à mon écho « Mémoire »** (Lien, sept.-oct. 1993, p. 2, 3^e col.), voici un extrait d'un article du « Journal des Combattants », n° 2340, 27 nov. 1993 :

« ... Les deux guerres de ce siècle ont été mondiales. Elles ont eu des causes différentes, des parcours différents, des conséquences différentes. Elles continuent et continueront toujours à influencer sur le cours de notre vie. Elles appartiennent à notre patrimoine inaliénable. Un peuple qui rejette son passé n'est qu'une association d'individus ayant en commun la réalisation d'un but : « vivre le quotidien le mieux possible », finalité limitée, exclusive de toute pérennité du groupement, et surtout de toute idée de Nation (...)

« Regrouper en un seul jour la célébration du souvenir des guerres, c'est risquer de noyer dans l'anonymat, les images tragiques, propres à chacune des deux guerres : c'est en quelque sorte fondre l'une dans l'autre (...)

« La France a été la principale partie prenante dans les deux conflits mondiaux. C'est sur son sol que se sont déroulées les plus meurtrières des batailles. Elles s'est acquies un droit au souvenir de la fin de ces deux guerres.

« Est-ce trop demander à ses dirigeants, deux fois par an, de lui réunir tous ses enfants dans un même esprit de communion ? Ce sont des instants privilégiés.

« Ne les perdons pas, on n'en a pas tellement ! »

(Marie-Thérèse Raymond.)

● **BOUDAREL** — « L'O.N.U. vient de créer, à La Haye, un tribunal qui jugera les crimes contre l'Humanité commis en ex-Yougoslavie,

On sort ainsi des arguties juridiques qui limitaient les crimes contre l'Humanité à la période du nazisme. Le cas Boudarel est donc de ceux-là », écrit R.J.P. le 23 octobre dans le J.D.C., réclamant le jugement de l'intéressé.

— Ce ne serait que justice, mais je suis très sceptique sur la mise en action du Tribunal en question...

● **Carte du Combattant**. Le Journal Officiel du 15 septembre 1993 a publié les nouvelles conditions d'attribution de la Carte du Combattant. A l'article 1^{er}... il est inséré au 3 bis... qui concerne les militaires qui « ont pris part pendant la campagne de 1940 à des opérations ayant permis de contenir ou de repousser l'ennemi, caractérisées autant par l'intensité des combats que par l'importance des forces engagées, sous réserve que les intéressés aient servi, à ce titre, quelle qu'en soit la durée, dans une unité combattante. Les lieux et les dates de ces opérations sont déterminés par arrêté du ministre chargé de la défense.

— A l'évidence, les combattants de l'Armée des Alpes sont concernés par ce texte. Justice leur est ainsi rendue.

● **Presse**. La Charte, publication de la Fédération André Maginot, a publié dans son numéro d'été 1993, une exceptionnelle étude « De la mémoire collective et des commémorations », due à la plume de M. Jean Demeunynck, Membre de la Commission historique du Maine-et-Loire.

C'est l'analyse, la plus remarquable sous cette forme, qu'il m'ait été donné de lire sur les événements de 39-45 en France. La modération dans la franchise permet en effet à l'auteur de dire tout haut... ce que d'aucuns, s'agissant de la mise en place, au cours de l'année 1945, d'une mémoire collective, sont parvenus à forger, à imposer...

Il n'est pas possible de résumer, fut-ce brièvement le contenu de ce travail, l'argumentation devant être suivie mot à mot pour être appréciée dans toute sa valeur. Je ne connais pas M. Demeunynck, mais je voudrais lui faire part ici, dans ce journal qui a souvent exprimé dans ses colonnes, le talent en moins, des idées et remarques du même ordre, mon complet accord avec son analyse.

(Adresse de la Revue « La Charte » : 24 bis, Boulevard St-Germain, 75005 Paris).

● **Le sort du prisonnier**. Historique : Joseph Bonaparte a été fait Roi d'Espagne par Napoléon, après la déposition du souverain Fernando VII. La résistance des Espagnols aux troupes françaises d'occupation se fait vive et diverse. / La scène ci-après se passe dans la Vallée de Roncal en Navarre, durant l'été 1809. / Une colonne française, attaquée de tous côtés par les résistants roncalais, se trouve aculée sans possibilité de repli. Les tués sont nombreux et les prisonniers aussi. Ceux-ci sont convoyés vers l'arrière :

« Le soin du convoi fut confié à un certain Buruchurri, qui organisa l'escorte et le voyage ». Mais ce convoyeur, craignant que les P.G. ne renversent l'ordre des choses

en cours de route, résolu de « se débarrasser de tout souci » à leur endroit. « Selon un témoin, les soixante-trois prisonniers du convoi furent égorgés, et selon d'autres jetés du sommet d'un précipice rocheux dont le chemin longe le bord ».

63 ou... plus, si l'on se reporte à ces quatre vers d'une « copla » : Ciento cincuenta franceses / à Val-de-Roncal subieron / y a las penas de Yinyari / con sus armas pericieron. — Cent cinquante français / Montèrent en Vallée de Roncal / Et dans la montagne de Yinyari / Pérèrent avec armes et bagages. —

Il semble que la majorité des victimes françaises provenaient du département du Gers (...)

(Extrait d'une passionnante étude « La Vallée de Roncal dans la guerre d'indépendance », traduit de l'espagnol et publié dans « Pyrénées » n° 174, 2^e trim. 1993).

● **Opinion**. De notre ami Eric GROS (après proposition de l'U.F.A.C.)

« Je le dis sans ambages : je ne verrais pas d'un mauvais œil que les Allemands soient associés aux cérémonies commémoratives du 6 juin 1994. La victoire de 1945 ne fut-elle pas celle de la liberté sur la dictature, de la démocratie sur le fascisme. A ce combat et à



Pierre DURAND avec l'invention de Pierre Lallement... Reconnaissance par la JCE de deux talents.

cette victoire ont participé des Allemands. Le peuple allemand lui-même a majoritairement renié la doctrine et le régime qui étaient à l'origine de la guerre. Pourquoi prolonger une discrimination injuste, inutile et blessante alors que les Allemands sont désormais associés à la défense de l'Europe Occidentale ? Pourquoi attendre ? Que faut-il attendre ? Quels gages espère-t-on encore obtenir ? Est-ce « réviser l'histoire » que de vouloir sceller avec ceux qui ne sont plus nos ennemis une réconciliation véritable qui implique estime et confiance réciproque ?

● **Le jazz en Allemagne nazie**. - GROS précise :

a) « Je n'ai jamais entendu parler du groupe « Swing Kids ».

b) « Pendant les séjours que je fis en Allemagne de 1934 à 1938, je n'ai jamais entendu parler de jazz. La mode était aux chants populaires, militaires, patriotiques. / Mais un ami historien qui vivait à Paris entre 1940 et 1944, m'affirme avoir entendu des émissions de jazz destinées aux soldats d'occupation. Ce même ami me dit encore que, soigné en 1947 dans un sanatorium de Forêt-Noire, il eut un jour à sa disposition des disques de jazz diffusés sous le régime nazi. On peut penser que cette musique, si elle n'était pas recommandée, ne faisait pas non plus l'objet d'une interdiction formelle ».

● **Freedom is it french ?**

« Depuis que la France existe, elle a été un aimant pour l'artiste, le lettré, le révolutionnaire et le dilettante, pour la simple raison que chez elle l'art de vivre a atteint un sommet. Et ce en dépit d'une histoire sangninaire car la France a un passé turbulent. Envahie maintes fois, elle a connu de temps immémoriaux des divisions intérieures. Elle a été le théâtre de vastes

Suite page suivante.

F09 22 87 14

COURRIER (SUITE)

TERRAUBELLA Joseph, 64000 Pau.
FREMY André, 75015 Paris.
Mme GAUVIN Wilhelmine, 18100 Vierzon
GEHAN Jacques, 79200 Parthenay.
Père THEVENON Georges, 69190 Saint-Fons.
BROSSIER Marcel, 74700 Sallanches.
DION Paul, 54000 Nancy.
AURIOL Elie, 81570 Semalens.
BAURON Lucien, 71190 Etang-s.-Arroux.
Mme BOURRONCLE Marcel, 47500 Montsempron-Libos.
CHAREYRON André, 07190 Pras-Saint-Pierre.
DHAUSSY Victor, 83470 St-Maximin-la-Sainte-Baume.
FALGAYRETTES Jean, 81100 Castres.
JAUNEAU André, 41000 Blois.
LAINE Gustave, 27330 La-Barre-en-Ouche.
LAYAN Georges, 47301 Villeneuve-sur-Lot.
PETITGENET Paul, 88310 Cornimont.
Mme POMME Jeanette, 64530 Barzun.
POULAIN Roger, 27400 La Haye-Malherbe.
PRON Marcel, 77320 La Ferté-Gaucher.
SALLES Robert, 78270 Bonnières-s.-S.
VIDAL Roger, 63910 Vertaizon.
BRUN Aimé, 13007 Marseille.
DUVAL René, 95160 Montmorency.
Mme GAILLARDON Auguste, 48200 Saint-Chély-d'Apcher.
CRESPIN Georges, 92700 Colombes.
GONDRY Auguste, 19270 Donzenac.
LOONIS Maurice, 59190 Hazebrouck.
RICHARD Marcel, 77510 Rebais.
ROBERT Simon, 54121 Vandières.
SISTERNE René, 69470 Cours-la-Ville.
Mme COURTIER Marie, 94300 Vincennes.
AUMON Maxime, 44000 Nantes.
AUVILLE Léon, 10150 Pont-Ste-Marie.
BERARDI Bruno, 21500 Montbéliard.
Mme BOULO M.-Louise, 35200 Rennes.
FEVRIER Léon, 24600 Siorac-de-Ribérac
FOVET Raymond, 59160 Lomme.
VANDRIESSCHE André, 59370 Mons-en-Barœul.
Mme AUTRAN André, 84150 Jonquières
CAUSSE Marc, 30450 Genolhac.
Mme Vve CHARLOIS Roger, 89330 Saint-Julien-du-Sault.
EVEN Gabriel, 06500 Menton.
FOUSSERET Pierre, 25000 Besançon.
Mme PETITNICOLAS Marcelle, 88420 Moyennoutier.

Dr SCHUSTER Daniel, 91230 Montgeron.
VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont.
Mme VIDONNE Célestine, 74560 Monnetier-Mornex.
Nos amis belges ne nous oublient pas non plus :
ADAM André, A. PL. H. Cornille (Belg.).
BREAU Jean, Bruges (Belg.)
FINET Emile, Baudour (Belg.)
MEUNIER Arthur, Anderlue (Belg.)
FORTHOMME Albert, Paifvre (Belg.)
ALBRAND Emile, 78690 Les Essarts-le-Roi.
BAILLET Alfred, 54360 Barbonville.
Mme BEAUMIER M.-Louise, 58420 Bri-non-sur-Beuvron.
BONNET Marcel, 39110 Salins.
BOTON Maurice, 79320 Moncoutant.
BOUISSET Daniel, 64100 Bayonne, dont l'extrait quelques lignes de sa correspondance, qui résume un peu le contenu de la majorité de vos lettres et vœux :
« Cette fidélité, je pourrais même dire cette fraternité si précieuse qui est née dans les jours sombres de notre captivité, n'a pu persister à travers les ans que grâce à la persévérance des équipes qui ont pris périodiquement le relais des fondateurs en 1945 !
« Aucun d'entre nous ne peut ignorer combien il est difficile d'assurer d'une année à l'autre, l'attachement et l'esprit d'entraide à la mémoire des souvenirs d'une période où chacun, éloigné de sa famille, a dû endurer peines et privations.
« A ce jour l'Amicale respire encore et demeure au service de tous.
« Que l'année nouvelle apporte le bonheur et garde une bonne santé à tous et qu'à travers les lignes du « Lien » chacun de nous trouve la marque de cette fidélité et grande amitié que l'usure du temps n'a pas réussi à abattre.
« Bonne année à tous, et si le Ciel nous est toujours propice... A l'année prochaine ». Merci à toi.
BOUQUANT J.-Marie, 51490 Dontrien.
BOUSSET Pierre, 63770 Les Ancizes-Comps.
BOURDEIX Marcel, 87100 Limoges.
CHANCLAUX Raymond, 75011 Paris.
DECLERCO Jean, 06160 Juan-les-Pins.
DE GRAVE Jean, 74130 Bonneville.
Mme DEPRET Marthe, 62161 Ouisans.
DESMERGERS Jean, 58000 Nevers.
Mme DUMAS Michel, 19140 Uzerche.

DUMOULIN Alfred, 1980 Eppegem (Belg.)
DUPRE Paul, 77250 Villecerf.
DUPRE René, 91550 Paray-Vieille-Poste.
GAUBERT René, 78210 St-Cyr-l'Ecole.
GODEMER Marcel, 28130 Pierres.
GRAS Léon, 02230 Fresnoy-le-Grand.
GUEPET Robert, 71100 Chalons-s.-Saône
GUICHARD André, 70000 Vellefaux.
HENRY Jacques, 06520 Magagnosc.
LAFOUGERE Pierre, 24000 Périgueux.
LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont.
LE BONNIEC Yves, 22300 Lannion.
LENGRAND Paul, 91100 Corbeil.
LEPAGE Gabriel, 10680 Plancy-l'Abbaye.
LODOVICI Joseph, 73490 La Ravoire.
MARCHAND Gaëtan, 16240 Villefagnan.
MARGOTTON André, 68200 Mulhouse.
MARTIN Jean, 24100 Bergerac.
MARTIN Pierre, 75008 Paris.
MAURICE Jean, 16480 Brossac.
Mme MAYANOBE Gabrielle, 82100 Castelsarrasin.
MESNIER Maurice, 06530 Peymeinade.
MEYNADIER Géry, 81100 Castres.
MIQUET Joseph, 70140 Pesmes.
NASSOY Michel, 37000 Tours.
PASSET Lucien, 02420 Bellicourt.
Mme PIERGA Marie, 54560 Mercy-le-Haut.
PINEAU Pierre, 92160 Antony.
POISSON René, 17380 Saint-Crépin.
POULINET Edgar, 37250 Sorigny.
POUPLIER André, 08090 Charleville.
RETAILLAUD Jean, 44260 Bouée.
SALLANSONNET Lucien, 69300 Caluire.
SANIAL Elie, 07310 St-Martin-Valamas.
SARRY Francisque, 42120 Commenge-Vernay.
THIRIET Raymond, 88600 Bruyères.
TRIGANNE Emile, 49300 Gennes.
Mme VARAUT Lucienne, 94 St-Mandé.
Notre Président de l'U.N.A.C., Marcel SIMONNEAU, adresse à tous les amis de l'Amicale ses meilleurs vœux pour 1994. Surtout et avant tout : BONNE SANTE et profonde et fraternelle amitié.

SICAUD Jean, 21000 Dijon.
VOLLOT Paul, 21000 Dijon.
MONROY Charles, 80110 Moreuil, au mois d'août 1993.
BRETON Roger, 11110 Coursan, le 1er sept. 1993.
MARTRES Elie, 82130 La Française, le 3 février 93.
NEVEU Georges-Claude-Daniel, 85600 Montaigu, le 15 nov. 93.
MILAGER Gabriel, 42110 Fleur, en novembre dernier.
CHARLOIS Roger, 89330 Saint-Julien-du-Sault, le 26-11-93.
MAYANOBE René, 82100 Castelsarrasin, le 7 décembre 1993.
RAULT Pierre, 14123 Corneilles-le-Royal, le 13 décembre 1993.
(Cette dernière information communiquée par Jean de Grave), aux familles, notre sympathie attristée.
— Correspondance reçue :
De notre camarade René MOUFFLET.
J'ai le regret de te faire part du décès, à l'âge de 81 ans, de notre camarade Joseph BARACAND, de Saint-Pierre-de-Colombier 07450.
Ses obsèques ont eu lieu le mercredi 5 janvier écoulé, en l'église de Saint-Pierre-de-Colombier, en présence d'une foule nombreuse et recueillie.
J'ai — avec mon épouse — représenté notre Amicale Gard-Ardèche à ses obsèques et assuré Mme Vve BARACAND ainsi que sa famille de toute notre sympathie.
Le drapeau de la Section des Anciens P.G. du canton de Burzet, dont il faisait partie, était présent avec une très forte délégation d'Anciens Combattants du canton (...).
Au moment de composer ce numéro, nous apprenons le décès dans sa 96e année de Mme Madeleine LAVIER.
A son époux, Roger LAVIER, notre ami et collaborateur, ainsi qu'à sa famille, nous adressons nos sincères condoléances et les assurons de notre affectueuse amitié. Les obsèques ont eu lieu le 27 janvier 1994 à Asnières-sur-Seine. (T.)

CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de nos amis :
CARRIERE Jean, 66000 Perpignan.
LEFORT Fernand, 33320 Eysines.
MARTIN Maurice, 86000 Poitiers.
SERRETTE Léon, 39250 Nozeroy.

Les Anciens d'ULM/DANUBE



L'année 1993 s'en est allée... laissant au cœur de chacun plus de peines que de joies. Le vide se creuse de plus en plus chez les « Anciens d'ULM ».

René FAUCHEUX, fidèle à l'Amicale et à Ulm, nous a quittés le 2 novembre dernier, subitement. Epuisé par une longue et cruelle vie familiale, pleine de tourments et de courage sans espoir. Nous ne l'oublierons pas, et renouvelons à son épouse, à ses enfants dans la peine et la tristesse notre douloureuse sympathie.

Les journées sont longues parfois, mais les années passent vite à présent et bien des camarades sont désabusés, supportant difficilement de vieillir dans l'indifférence journalière. La vieillesse est un fardeau lourd à porter sur nos épaules voûtées, nos visages fanés, nos cheveux argentés, avant de tomber... Et pourtant... tant de camarades et d'amis sont partis sans retour, bien avant leurs 80 ans!

Chaque nouvelle année nous recevons les vœux fidèles de nos amis, confiants dans une nouvelle rencontre... une fois encore. Cette année-ci n'avait pas le même écho. Bien des soucis dans les foyers, de maladie ou sociaux, découragement : la vie comme une peau de chagrin...

Survivants que nous sommes, témoins de l'apocalypse d'Ulm du 17 décembre 1944, faut-il rester sans réagir ? Je ne le crois pas. Chers camarades, l'Ormeau ne sombre pas, il continuera à paraître, plus espacé... grâce à vous tous vous viendrez alimenter ses colonnes dans « Le Lien ». En mémoire des Pères Vernoux et Derisoud, nos aumôniers qui, au retour, avaient su maintenir entre nous une indéfectible amitié, et nous rassembler.

Souvenez-vous du X^e anniversaire, Cergy 1955 ! Belges et Français réunis avec tous les membres du Bureau VB... Quelle ambiance ! Vous aurez l'occasion, prochainement, de relire le récit, paru dans l'Ormeau, de ces journées de juin 1955.

Et cet entrefilet de 1953 :

« Le champion des kommandos est Ulm — rien d'étonnant quand on sait qu'il est dirigé par le trio : R. P. Vernoux, Vialard, Yvonet — et une table de plus de 40 couverts ça vous a de la gueule ! Félicitations aux gars de Ulm pour la magnifique vitalité de leur groupe-ment, où joie et amitié font bon ménage » (Le Lien).

Et ce voyage à Ulm le 22 mai 1953, trois jours inoubliables...

Et ce banquet du 4 octobre 1953, 42 couverts, un record — à Paris.

Et en 1954 le voyage à Nancy, 36 participants. Et Compiègne, avec nos amis Belges : 58 participants.

Seulement, voilà : malgré toute la volonté du Père Vernoux, l'Ormeau privé de moyens financiers ne pouvait survivre...

L'Amicale VB nous'offrit alors de paraître dans Le Lien, grâce à H. PERRON — c'était une entente cordiale — qui survit aujourd'hui avec Terraubella.

L'Ormeau survivra grâce à vous tous. Quoiqu'il arrive, je ne quitte pas l'Amicale VB. Je lui reste fidèle depuis 1945.

Je regrette le retrait du camarade JAFFRAY. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais rencontré à Lille, à Vincennes, en Belgique, aux différentes manifestations et rencontres, ni d'avoir reçu de sa part aucune nouvelle de lui, carte de vœux, coup de fil, carte de vacances. Peut-être reviendra-t-il sur sa décision, nous le souhaitons tous et l'espérons.

Voilà, j'en ai terminé chers camarades ; ce compte rendu était nécessaire. Mais je ne suis pas seul à rédiger et à échanger idées et projets.

Notre « petit groupe » se retrouve tant bien que mal aux traditionnels repas de Janvier et d'Octobre à Paris : M., Mme Duez, Balasse./Mmes Rein, Courtier, et notre mascotte : Huguette Crouta./ Quant à notre président René Schroeder, il garde fidèlement le contact.

N'ont pu se joindre à nous en ce jour des « Rois », le 9 janvier 1994, pour raisons de santé ou d'éloignement : M., Mme Batut, Raffin, Vailly, Jeantet, Granier, Chaballier, Saligniac, Arnoult, Girod, Derisoud-Rigot, Gressel, Pierrel. Et mesdames : Ribstein, Sénéchal, Jacquet, Vechambre, Blanc, Hinz, Antoine. Enfin nos amis belges : Ista, Belmans, Legrain, Schneider, Wautelet ; et mesdames Storder, Denis.

Mais nous gardons l'espoir d'être très nombreux à Vincennes le 24 mars prochain, et qu'une seule table ne suffira pas.

J'en ai terminé. Ce n'était qu'un « au revoir » ?

Je n'oublierai pas le Bureau VB-X A, B, C, ces camarades et amis bénévoles et très dévoués : Terraubella, Mourier, Ponroy, Verba, et, toujours présentes, mesdames Rose et Verba.

« Le Messager d'Ulm » L. V.

P. S. - L'information sur Ulm-l'Ormeau parue dans le dernier numéro du Lien, page 3, sous mes initiales — même si elle n'était nullement controuvée — aura eu pour résultat de faire réagir les amis et camarades de Lucien Vialard, et amener celui-ci à préciser clairement ses intentions : « L'Ormeau ne sombre pas, il continuera à paraître, plus espacé... mais grâce à vous tous vous viendrez alimenter ses colonnes dans Le Lien » (fin de citation) — un propos qui ne contredit en rien ce que j'avais écrit à la suite de notre rencontre du 17 octobre dernier. (J. T.)

Mots croisés n° 491 par Robert VERBA

Grid for crossword puzzle with 9 rows (I-IX) and 8 columns (1-8).

HORIZONTALEMENT :

I. - A horreur des gitanes. - II. - Un des alcaloïdes de l'opium. - III. - La mise en ordre. - S'occupent du précédent. - IV - Se rendrai. - Câble métallique. - V. - Salubre. - Arrivées. - VI. - Indiquée une Adjonction. - Tragi-comédie de P. Cornille (le .) - IIe. - VII. - Espèces d'oignons. - Pose. - VIII. - Héritier direct. - Suscitent l'action. - IX. - Une odeur l'est parfois.

VERTICALEMENT :

1. - Utilisée pour les trous de mémoire. - 2. - Partie du discours contenant des faits précédant la confirmation. - 3. - Sélectionnai. - Regarda. - 4. - Faire monter en soulevant (phonét.). - Fait une fonte. - 5. - Signal bref. - Jamais à la fin. - 6. - Patiente. - Note. - 7. - Pilier fixe. - A moi. - 8. - Bon..., Mal... le bénéfice est satisfaisant. - Ventilant. - 9. - Sorte de petite prune rouge.

(Solution en page 7)



En cette fin d'année 1993 quelques nouvelles du 604.

Notre bon camarade ENCELOT Gilbert nous a quittés le 2 décembre 93. A Jeanne, son épouse et à toute la famille je renouvelle mes condoléances très émus.

BALESDENS Léonce a été hospitalisé à nouveau. Il va mieux.

BASSENDALE René ne se déplace qu'en chaise roulante mais garde le moral. Il est bien entouré, dans la journée, par des aides soignantes, et le soir par sa fille.

KAUFFMANN André va aussi bien que possible et s'occupe de sa femme.

ROBERT Bernard, toujours à Nice, doit ménager sa santé, bien aidé par sa femme.

Mmes DROUOT, FRUGIER, JOUILLEROT, PARUELLE, SAUVAGERE, donnent de temps en temps de leurs nouvelles. Toujours bien accueillies. Elles vivent bien courageusement leur veuvage.

A tous, à toutes un grand merci du fond du cœur de rester fidèle au souvenir de mon regretté Maurice.

J'ai aussi une amicale pensée vers les « silencieux », les espérant le mieux possible.

Sans oublier nos bons amis PERRON Victoria et Henri dont l'amitié m'est toujours précieuse.

Bonne année à tous et la meilleure santé possible ainsi qu'à tous les vôtres.

Huguette MARTIN.

Votre « papier », dont nous vous remercions, nous est parvenu trop tard pour être inséré dans Le Lien de Noël. Veuillez nous en excuser, vos vœux de nouvel an à vos amis n'en perdent pas pour autant l'amitié dont ils témoignent. La Rédaction vous souhaite une Bonne Année 1994.

REVERSION DE LA RETRAITE DU COMBATTANT

Ce douloureux problème qui nous préoccupe à l'U.N.A.C. depuis de nombreuses années déjà, semble maintenant ouvertement mentionné et défendu au cours de réunions, assemblées générales, congrès d'associations, unions, fédérations d'anciens combattants et victimes de guerre.

Pour le régler il faut :

- 1. - Une volonté farouche des parlementaires, du ministre, du gouvernement.
- 2. - Seule une loi peut y parvenir.

Nous attendons donc avec impatience que ces deux cas soient enfin réglés, ce ne doit pas être impossible si on le veut vraiment politiquement ?

LA GAZETTE DE HEIDE

Dans le garage de Heide, où j'ai terminé ma captivité, nous avions comme client un vétérinaire serbe qui nous donnait de temps en temps sa moto de petite cylindrée à entretenir. Il parlait un allemand correct, certainement appris avant la guerre pendant sa scolarité, il exerçait sa profession chez les cultivateurs des environs. Il était prisonnier de guerre mais était passé travailleur libre au même titre que les Polonais, il logeait en ville. Sa tenue ne différait guère de celle des Allemands, bottes en cuir, culotte de cheval et veste en gros lainage alors en vogue Outre-Rhin. Il était d'un abord un peu froid et je mis longtemps à le distinguer des autres clients allemands.

Un jour où je graissais ses câbles de freins, il m'offrit une cigarette et me dit : « Je suis un prisonnier comme toi, mais je dois faire attention car je suis surveillé par la gestapo et ton patron ».

Il me donna quelques tuyaux sur le recul de l'Armée allemande en Belgique et sur le front de l'Est.

Mon compagnon P. G. ignorait également la nationalité de notre client et c'est pourtant lui, en tant que mécano professionnel, qui réparait son engin, moi je me contentais de l'essayer en suivant un itinéraire bien défini. Cela ne m'empêcha pas un jour de me lancer autour de la Markplatz en pétaradant, car je ne savais pas bien passer mes vitesses. Un schupo m'arrêta et m'intima l'ordre de regagner le garage. Cette petite escapade me procura pendant quelques minutes une agréable sensation de liberté. Depuis cette entrevue j'étais assuré d'avoir de temps en temps une cigarette et des nouvelles vraies en provenance de Radio-Londres.

J'appris par la suite que mon Docteur Vêto avait

LE COIN DU 852

C'est malheureusement par une bien triste nouvelle que je suis obligé aujourd'hui de commencer mon article. En effet, un bon camarade vient de nous quitter pour toujours. Pour moi, c'était plus qu'un simple camarade, mais plutôt un ami avec lequel j'avais plaisir à parler, à écrire, à rencontrer lors de ses rares passages en France. Cet ami, vous le connaissez bien puisqu'il s'agit de Marcel DEHOSSAY.

De nationalité belge, sa grande connaissance de la langue allemande l'avait tout naturellement désigné pour être interprète dans notre kommando. Comme d'autre part j'avais été investi des fonctions d'Homme de Confiance du kommando, il était normal que Marcel et moi, nous soyons amenés à travailler ensemble pour discuter avec le Kommando-Führer de toutes les questions qui se posaient pour nos rapports ne soient pas trop contraignants. Et je peux rendre témoignage ici que pendant toute la période de Noël 1941, date de mon arrivée au 852 (car je venais du 1175 A de Drebbler) jusqu'à notre libération au début avril 1945, DEHOSSAY n'a cessé de défendre ses camarades, discutant avec force pour obtenir des aménagements aux conditions qu'on voulait nous imposer et les rendre acceptables. Et tous les anciens du 852 se souviendront des services que Marcel leur a rendus, comme aussi du concours qu'il apportait aux séances récréatives organisées pour détendre un peu l'atmosphère en racontant des histoires (belges bien sûr), et surtout en chantant car il avait une fort jolie voix.

Adieu, Marcel ; repose en paix ; nous ne t'oublierons pas.

En votre nom à tous j'ai écrit à son épouse Mariette pour lui dire toute notre peine et lui adresser toutes nos condoléances ainsi qu'à sa fille Evelyne et à toute sa famille.

Marcel aurait eu 76 ans le 20 février 1994.

J'ai reçu d'autre part une longue lettre de Francis GOGER qui se porte bien et s'apprête à fêter ses 79 ans le 8 février. Malheureusement sa femme a dû avoir recours à un déambulateur pour l'aider à marcher, ses jambes ne remplissant pas bien leur office. Nous souhaitons qu'Anne retrouve rapidement la possibilité de marcher plus normalement.

Longue lettre aussi de Mme BEAUMIER, toujours fidèle à notre petit groupe. Elle me donne des nouvelles de tous ses enfants et petits-enfants, et ils sont nombreux. Au hasard de ses indications je retiens : sa fille Geneviève (48 ans) est grand-mère depuis le 15 mars (un beau petit Maxence) ; son fils Jacques a passé le cap de 60 ans et c'est la retraite et puis, au hasard des prénoms, Hugues a été reçu à H.E.C. Bordeaux, Marie-Odile, 22 ans, passera l'agrégation l'an prochain, Catherine, 30 ans, profite bien de sa petite Sarah qu'elle peut faire garder dans une crèche ; et puis il y a aussi Bertrand, Colette et j'en oublie parmi les gendres et les brus. En tous cas, félicitations pour cette belle famille et les bons résultats scolaires obtenus.

Par ailleurs j'ai à vous faire part d'une nouvelle assez inattendue. Figurez-vous que 48 ans après notre retour, j'ai eu des nouvelles d'un ancien de notre

Cet avantage logique et mérité en faveur des veuves de nos camarades qui étaient titulaires de la carte du combattant ne coûterait rien au budget général puisque la conjointe ne ferait que remplacer l'être cher disparu et qui en profitait.

Allons, enfin ce geste qui réglerait une fois pour toutes ce problème qui nous tient à cœur en faveur de nos amies les veuves.

M. S.

P. S. - Nous rappelons le décret 91-24 du 4 janvier 1991 accordant la qualité de ressortissantes de l'Office National des A.C. et V. de G. aux veuves de nos camarades titulaires de la carte du combattant et leur permet de profiter des avantages offerts par cet établissement (aide morale et matérielle, assistance administrative notamment, maison de retraite).

joué un rôle important dans la Résistance car les occupants anglais lui confièrent un poste.

Mais allez-vous dire, que faisais-je là, moi qui ne suis pas mécanicien ? Tout simplement, le serrurier qui m'employait dut réduire son personnel par manque de travail, et c'est moi qui « sautai ». Le garagiste ayant besoin d'un manœuvre pour le nettoyage, je lui fus affecté. Je n'avais pas la vie belle. Le local était plein de courants d'air et non chauffé, le fuel qui servait à nettoyer les pièces était glacé ; je ne pouvais me nettoyer les mains... faute de produits appropriés. Elles étaient toutes gercées ; de plus, n'ayant pas de vêtements de travail, je salissais mon uniforme ; ajoutez à cela la faim qui me tenaillait continuellement faute de colis, et vous comprendrez. Il y a eu pire naturellement et je ne vous dis pas cela pour me plaindre...

Mon patron était un SA qui portait volontiers l'uniforme et le brassard à croix gammée. Il fut inquiété après la guerre pour avoir refusé d'honorer des bons d'essence à notre homme de confiance doté d'un véhicule par les Anglais.

J'eus cependant une agréable surprise. La jeune allemande en service chez mes patrons, qui nous apportait de l'ersatz de café à la pause, et qui ne nous regardait qu'avec dédain, du moins le croyions-nous, vint après le 8 mai au kommando et demanda après moi pour me souhaiter un bon retour. Mais, hélas, j'étais absent, m'étant rendu chez mes amis de mon ancien kommando. Dommage, je lui aurais bien fait la bise car elle était « bien » de sa personne... L'âme féminine, même germanique, est insondable.

Et voilà... J'ai séché longtemps devant ma page

kommando, le Breton Jean-Baptiste FRABOULET dont je n'avais plus de nouvelles depuis pas mal d'années. C'est tout à fait par hasard que cela s'est produit.

Voici les faits. Un jour, je reçois un appel téléphonique d'un monsieur habitant ma ville, que je ne connaissais pas, et qui se présente comme s'occupant de placements financiers et me faisait ses offres de service. Comme je lui signalais que, pour le moment cela ne m'intéressait pas, il me donna son nom FRABOULET et son adresse pour le cas où je penserais qu'il puisse m'être utile. Vous pensez bien qu'en entendant son nom cela m'a intrigué et je lui demande s'il n'est pas d'origine bretonne. Réponse affirmative. Alors je lui dis qu'en captivité j'avais avec moi un cultivateur de son nom et comme il me demandait quel était le prénom de ce P. G., ma réponse fut « Jean-Batiste », il me répondit en riant : « C'est mon père ».

Et c'était vrai ! Quelques jours après, s'étant rendu en Bretagne, son père lui confirma qu'il me connaissait bien. Le monde est vraiment petit.

Une lettre aussi de Mme VILLETTE, également fidèle, qui a eu bien des malheurs. Elle a dû faire un stage de 10 jours à l'hôpital à la suite d'une forte crise d'angine de poitrine. Et puis son petit-fils aîné (18 ans) s'est cassé une jambe, début mars ; hospitalisé, on lui a mis deux broches et ce n'est pas tout. Il a été envoyé à Paris où il est soigné pour la maladie de Reccrihosen dans les os ; c'est assez grave, depuis le mois d'août il a un appareil avec des broches qui lui tiennent la jambe et il marche avec des béquilles. Cet appareil doit lui être retiré prochainement. Heureusement les autres petits-enfants, la fille (16 ans) et les jumeaux (10 ans) se portent bien, ils ont de bons succès scolaires.

Il me faut également signaler que Marinette MARTIN, la femme de Jean, à la veille de Noël, s'est cassé le col du fémur pour la seconde fois. Rétablissement pénible, long et douloureux, on se demande si, un jour, elle pourra se tenir debout pour marcher.

Nous formons tous des vœux pour que ces malades auxquels nous lie une grande amitié, voient leurs maux disparaître rapidement et qu'ils puissent à nouveau jour de la vie.

En ce qui nous concerne, ma femme et moi, nous essayons de nous maintenir le plus possible en bonne santé en évitant les excès en tout. Nous sommes, tous deux, au-dessus de 80 ans et, pour ma part, l'année 1994 est celle du double 8.

J'oubliais de dire que Marcel DIETTE, à la suite d'ennuis de santé, a dû abandonner la conduite de sa voiture et doit, maintenant, se contenter d'un petit engin ne nécessitant pas de permis.

Avec un peu de retard je viens vous offrir ainsi qu'à vos familles tous mes souhaits les meilleurs et bien sincères, de bonne et heureuse année. Que 1994 vous apporte à tous santé, bonheur, satisfactions de toutes sortes et, si possible, qu'elle oublie de vous apporter des maladies.

René LENHARDT.

COLLABO

« Les situations historiques toujours nouvelles dévoilent les possibilités constantes de l'homme et nous permettent de les nommer. Ainsi, le mot collaboration a conquis pendant la guerre contre le nazisme un sens nouveau : être volontairement au service d'un pouvoir immonde. Notion fondamentale ! Comment l'humanité a-t-elle pu s'en passer jusqu'à 1944 ? Le mot une fois trouvé, on se rend compte de plus en plus que l'activité de l'homme a le caractère d'une collaboration. Tous ceux qui exaltent le vacarme mass-médiatique, le sourire imbécile de la publicité, l'oubli de la nature, l'indiscrétion élevée au rang de vertu, il faut les appeler : collabos de la modernité ».

(M. Kundera - 1986).

blanche et j'ai fini par la remplir, j'ai tant de souvenirs à raconter !

En ce début d'année je remercie les amis(es) qui ont pensé à moi, entre autres la veuve de notre camarade Marcel BOURRONCLE qui m'adresse une charmante carte d'anniversaire, très poétiquement rédigée, ce qui m'a beaucoup touché. Je ne vous cite pas tous, de peur d'en oublier, et je m'excuse si parfois je ne vous réponds pas tout de suite.

J'avais envoyé à notre humoriste TREBOR une carte postale de Thonon représentant une vache laitière qui donne à têter à deux veaux, un de chaque côté, avec en bulle cette réflexion : « Ils pompent pareillement à gauche comme à droite... » J'obtins comme réponse une autre carte où s'égalait une superbe baigneuse sans le moindre bi ni mono-kiné, avec, de sa main, cette annotation : « Moi je serais plutôt pour le centre, mais de ma carte... Farceur va ! »

Puisque tu aimes les histoires drôles, en voici une :

Bébé est très malade. Il dépérit, ne mange plus, a de la fièvre. Le médecin de famille conseille de le faire examiner par un pédiatre renommé. La maman prend rendez-vous et au jour dit lui emmène son cher malade. L'homme de science l'ausculte, hoche la tête et lacoquiquement lâche : « Madame déshabillez-vous ! »

— Mais Docteur, ce n'est pas moi qui suis malade, c'est mon fils !

— D'accord Madame, mais il est tellement mal en point que plutôt que de le bricoler, j'aime autant vous en faire un neuf ».

Sur ce, mes amis(es), je vous quitte et m'excuse si je ne vous ai pas fait rire.

Avec toute mon amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X B.

Des Béarnais en captivité

C'est le titre choisi pour une Exposition et un livre de témoignages, organisée et éditée par l'Association Mémoire Collective en Béarn, les Archives départementales et le Centre régional des Lettres d'Aquitaine. Ces deux événements ont eu lieu à Pau en décembre 1993. La presse locale les a rapportés avec sympathie : « Il faudrait prendre les enfants des écoles par la main et les conduire à la bibliothèque municipale, leur «montrer l'exposition préparée par l'association Mémoire collective et les Archives départementales (...) Une façon d'histoire, mais aussi de solidarité et d'ingéniosité au travers d'une grande galerie comme on «dit aujourd'hui» / «La République des Pyrénées», du 8-12-1993.



De gauche à droite : Terraubella, Darot, Cuisinier, dans la salle de l'exposition - (entrée)

Des écoliers, des lycéens sont venus accompagnés de leurs maîtres : dépassant les manuels... l'Actualité leur offrait une page authentique de l'Histoire de France, à travers d'authentiques vestiges colligés par les organisateurs — en provenance d'anciens prisonniers ou de leurs familles —, admirablement présentés et mis en valeur : objets divers rapportés des camps, photos, journaux, correspondances, dessins, cartes, maquettes, peintures, rien ne manquait, même pas du barbelé ! Si, pourtant, une chose : l'atmosphère... mais s'est un élément éminemment subjectif que, seuls les P.G. étaient à même de percevoir : une minute de repliement sur soi leur suffisait pour se retrouver en situation : un kaleidoscope d'images, d'impressions, de sensations, tel un torrent irrésistible les saisissait...

Un demi-siècle avait pourtant passé sur leur galère...

Combien de Palois en trois semaines auront-ils pris la peine de monter les marches qui menaient à la Bibliothèque ? L'esprit se lasse peut-être de ces choses anciennes si souvent entendues et répétées... Leur quotidien 93 n'est-il pas toujours encombré d'images de guerre, de mort, de nouveaux prisonniers en de nouveaux stalags, de visages apeurés ou marqués par la haine, d'horreurs qu'on n'ose pas nommer ?

Les observations recueillies font au contraire ressortir la valeur d'enseignement d'une telle entreprise, approuvée, appréciée, ou critiquée... De ces événements du passé sur lesquels on croyait tout savoir, qu'on recouvrait volontiers du manteau de l'oubli, il surgissait comme un surcroît de lumière et d'attention. Laisser ignorer beaucoup de choses vraies et en croire de fausses, la période 39-45 est riche d'errements de cette nature. Mais, remarque l'historien Amouroux, nous sommes un peuple de longue mémoire... La vérité finit toujours par émerger du puits. Les lycéens de Pau auront appris beaucoup de choses vraies sur la captivité 1939-1945, un événement qui a touché directement huit à neuf millions de personnes, soit un quart de la population française de l'époque.

Les femmes et la captivité, c'est un domaine particulièrement négligé dans l'histoire des camps — il s'agit évidemment ici des épouses et des mères restées seules au foyer... Au prisonnier embarqué, l'absence de cette moitié de lui-même, et la mère de ses enfants, pesait doublement. Il pouvait bien, par pudeur, la dissimuler à ses copains de misère, ou la noyer dans la morosité ambiante, le geste furtif d'une photo tirée de son étui... révélait au grand jour l'intense préoccupation qui l'agitait et l'accablait. Au foyer, l'épouse esseulée subissait le même tourment... Un même questionnement dévastateur irriguait leur esprit, auquel nulle réponse n'était donnée... Une torture psychologique vrillante et profonde, ô combien !

Grâce à l'obligeance de Madame BRUNETON, Présidente de l'association qui a organisé l'exposition et recueilli les témoignages qui composent l'ouvrage édité à cette occasion, vous lirez ci-après les propos, remarquables à plus d'un titre, d'une femme de prisonnier. Un demi-siècle après, on a envie de dénoncer avec éclat les attitudes et les comportements, privés et publics, que ce témoignage révèle : ingratitude, lâcheté, égoïsme, mépris et calomnie furent souvent le lot de ces femmes qui, mariées, n'étaient, au regard des lois, ni séparées, ni divorcées, ni veuves de guerre ou veuves tout court... mais des femmes à part, des femmes de prisonniers, rien de plus !

« On a vécu tout cela, bien des choses, et ça rem-

plait les jours et finalement les cinq années sont passées... », écrit l'auteur.

Certes, mais que vous avez eu raison, Madame, de nous dire aujourd'hui ces choses dont vous ne parlez jamais... si émouvantes.

J. Terraubella.

Nota : L'Amicale des stalags V B - X A, B, C a de manière informelle, participé à la préparation de l'exposition et à la rédaction de l'ouvrage. Par ailleurs, son secrétaire général a été invité à s'adresser, sur le thème de la captivité, à des élèves de seconde du Lycée Louis Barthou. Il convient de féliciter pour son travail l'équipe administrative des Archives départementales.

EXTRAIT

PAROLES DE FEMMES

Mme Simone Palu-Laboureu, Denguin-Pau

Mon mari est parti en 40, nous étions mariés certes, mais nous avons vécu toute cette période sans communication, pas seulement sans être ensemble, mais sans communication aucune.

J'avais un enfant qui venait de naître et mon mari est venu en permission. A ce moment-là, la guerre a éclaté dans le nord, je dis « a éclaté » parce que jusque-là c'était, je ne peux pas dire la « gentille » guerre parce qu'il y a eu des morts, mais c'était quand même une guerre un peu endormie sous un certain aspect.

Je n'ai pas vécu le début de la guerre à Pau ; jusqu'en 41, j'ai vécu à La Rochelle et j'ai eu le « privilège » d'assister à l'occupation (...).

Quand mon mari a été fait prisonnier, j'ai eu du courrier quand même assez vite, après, des cartes qui venaient de France, de l'endroit où il avait été arrêté, de Charmes où il avait couché dans les usines de chaussures. C'étaient des cartes toutes simples « Je suis vivant - tout va très bien » ; après je n'ai eu des lettres que beaucoup plus tard mais enfin ça s'est régularisé plus ou moins.

Quand je parle de lettres, il ne s'agissait que de cartes : théoriquement on avait droit à une carte par semaine et à quelque chose qui était censé être une lettre, quelque chose qui se repliait et où on pouvait raconter un peu sa vie ; seulement comme tout était censuré, on pouvait juste raconter : « le bébé a une dent », « deux dents », « le bébé a trois dents », mais c'était vite épuisé et quand on essayait de dire autre chose, — moi j'ai essayé par exemple quelquefois de parler de notre tante anglaise — eh bien ! il ne comprenait pas. Les prisonniers étaient tellement déphasés par rapport à nous qu'ils ne comprenaient pas les allusions ! Une fois j'ai essayé d'envoyer dans un paquet quelque chose d'un peu codé, il ne se souvient pas de l'avoir jamais lu ou vu, il n'en a rien retenu.

Donc, c'était une coupure et j'insiste là-dessus parce que c'était général, c'était une vraie coupure avec le prisonnier. Lui-même ne pouvait pas dire grand chose, c'était le même genre : « On est au stalag, je suis chez une patronne, ou un nouveau patron, il est plus ou moins gentil » ; on ne pouvait pas dire grand-chose ce qui fait qu'il était impossible de rien raconter de ce qui faisait l'essentiel de notre vie et des soucis quotidiens.

La seule chose bonne qu'il y ait eu, c'est que l'on a toujours pensé que ça allait finir, finir très vite ; alors ça permettait d'attendre et ça a duré cinq ans quand même.

Beaucoup, comme mon mari, avaient fait le service militaire avant la guerre, deux ans... Il est donc resté sept ans en dehors du foyer conjugal ! Ce qui fait que c'était long quand même...

L'enfant qui avait trois mois, eh bien ! quand mon mari est rentré, il avait cinq ans ! Il ne le connaissait pas et je pense que c'est un des problèmes de la captivité que toutes les femmes de prisonniers qui avaient des enfants ont vécu, les enfants ont grandi sans père ; et quand le père est revenu, l'enfant ne le connaissait pas et le père non plus. Et ce n'est pas facile lorsqu'on ne connaît pas un enfant qui a grandi sans vous pendant cinq ans, de retrouver, ou trouver tout court, le contact, c'est long. Un tas de sentiments jouent qui sont très difficiles à emboîter les uns dans les autres, et je connais beaucoup de femmes de prisonniers qui ont eu des problèmes à cause de ça. On ne pouvait rien contre, c'est un des drames de la captivité.

Il y a en eu un ou deux autres, notamment le fait que les femmes de prisonniers aient été déconsidérées très vite. L'absence est longue, la vie très différente. « Est-ce qu'il va revenir ? » On a besoin de soutien quelquefois. Une fois, j'étais chez le coiffeur, et les gens qui étaient là, étaient en train de dire beaucoup de mal des femmes de prisonniers à la cuisse légère qui se consolait si vite avec tous ceux qui pouvaient rester. J'ai pris la mouche terriblement ce jour-là et je me suis peut-être fait mal voir du coiffeur où j'avais emmené mon fils. Personne n'a jamais compris que ce n'était tout de même pas facile de vivre tout seul pendant cinq ans et de s'assumer entièrement car il ne fallait compter sur personne, personne, sauf ses amis, ses propres amis, et encore...

J'ai donc quitté La Rochelle en 41, mon fils avait à ce moment-là un an, je suis arrivée au mois d'août, c'était zone libre, il faisait un automne magnifique, magique et j'arrivais d'un pays où déjà on mangeait beaucoup de rutabagas, où l'on voyait des uniformes à tous les coins de rue, où il ne fallait pas faire ceci, pas veiller, etc. Il y avait déjà le couvre-feu, il y avait eu des bombardements, alors pour moi c'était tout d'un coup le paradis. Je me souviens même qu'une des premières fois où je me promenais dans Pau, j'aperçois de grands chars devant l'école Henri IV et je vois des personnes très bien mises, élégantes, qui prennent place sur les bancs en bois de ces charrettes. Je demande :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » et on me répond : « Ah ! eh bien, ça ? Ce sont les gens qui vont aux courses ! » La vie ici continuait, paisible, et pour tous les gens qui n'avaient personne de prisonnier, la guerre était finie pour eux, elle n'avait jamais commencée pour ainsi dire !

Matériellement, on se débrouillait ici ; dans cette région, on n'a jamais manqué de grand-chose, il y avait une campagne riche, il y avait des légumes qui avaient disparu quand même de pas mal d'autres endroits ! Je parle strictement de la région de Pau. Bien sûr ce n'était pas la vie d'avant tout à fait, mais malgré les cartes d'alimentation, on arrivait quand même à vivre d'une façon beaucoup plus décente que dans d'autres régions (...)

En novembre 42, j'avais repris du travail, j'étais enseignante, je faisais le trajet à bicyclette moi aussi, c'était le grand moyen de locomotion de l'époque ; je faisais la navette continue entre Denguin et Pau ; je circulais beaucoup et en repartant, un beau jour de novembre — c'était le 2 je crois — j'ai rencontré des Allemands qui arrivaient dans leurs voitures avec les drapeaux et les croix gammées alors qu'on pensait qu'ils étaient de l'autre côté... Enfin ils étaient là, on ne pouvait pas les chasser, je me suis mise sur le bord de la route et j'ai attendu qu'ils soient passés ; il y avait de grosses voitures, il y avait peut-être quelques chars, c'était assez pacifique quand même ; mais enfin c'était un symbole et je n'ai jamais trouvé plus beau le drapeau français que ce jour-là...

Après, — je n'aime pas parler de ces choses-là, je n'en parle jamais, alors j'en parle aujourd'hui et c'est tout —, la guerre a continué, l'occupation s'est faite, la Kommandantur s'est installée et la vie a quand même continué grosso modo. Je ne parle que de mon point de vue bien sûr ; j'ai réussi à élever mon petit garçon, je l'emmenais avec moi, je le mettais derrière le vélo dans une remorque (ce qui ferait absolument idiot aujourd'hui) et dans cette remorque je transportais beaucoup de choses ; quelquefois des provisions, du lard pour telle ou telle amie (c'était très apprécié), un canard que j'avais pu acheter à la campagne et que je ramenaient... J'ai ravitaillé quelques amis palois de cette façon-là ; quand je parlais (j'habitais du côté du chemin Chantilly, chez une amie), mon petit garçon me disait : « Maman fais attention aux gendarmes, tu reviendras, hein, tu reviendras ? » Et je revenais bien sûr, mais faire attention aux gendarmes, ça paraît bizarre aujourd'hui, sauf pour la vitesse. Et si on transporte un peu d'avoine et de blé ou de farine on ne se sent pas mal vu ! En plus, il y avait quand même le couvre-feu, et il fallait se dépêcher et j'avais un diable de vélo qui crevait assez facilement !

LA SUITE DE

« L'APOTHÉOSE DES MYOPES »

du Dr. Henri GUINCHARD,

est reportée au prochain numéro.

Autre souvenir, pour vous situer le climat pénible qui entourait parfois les femmes de prisonniers : on donnait un stère de bois aux femmes de prisonniers ; c'était au Parlement de Navarre que se faisait la distribution parce que les Allemands avaient mis une partie des services de la Kommandantur à cet endroit-là ; je vais chercher mon bon pour un stère de bois. Là, j'arrive après le travail, toujours avec mon fidèle vélo et il y avait bien sûr d'autres femmes qui attendaient — nous étions quand même assez nombreuses à Pau — ; une des personnes qui distribuait les bons, des espèces de blancs-becs, passe et dit : « Alors, c'est pas bientôt fini ? Ces bonnes femmes, il y en a marre ! » Alors à moi aussi, la mouche m'a pris, j'avais la langue bien pendue à l'époque et je leur ai dit ce que je pensais : « Eh ! vous êtes bien au chaud, là ! (effectivement, ils étaient bien chauffés), vous êtes bien au chaud, nos maris ne le sont pas, alors, prenez patience ! » Ils n'ont plus rien dit ; mais il fallait se défendre, toujours débattre un peu la vérité, dire qu'il y avait des prisonniers parce que ceux qui n'en avaient pas dans leurs familles, les oubliant très vite. Je ne dis pas que tout le monde les oubliait mais presque, c'est humain, si vous voulez.

Je me souviens aussi sur la place de Verdun, il y avait les manèges qui tournaient, la foire qui venait comme d'habitude, et il y avait des papas, avec des petits enfants — il y en avait quand même heureusement ! — et quand Noël arrivait, ce n'était pas plaisant !

Voilà le climat dans lequel vivaient les femmes de prisonniers ; une fois, encore un autre souvenir, mon mari m'avait écrit pour me demander des chaussures, des chaussures un peu confortables. Je me suis dit que j'allais aller à la Préfecture demander des chaussures. Pensez-vous, à la Préfecture : « Ah ! on n'a rien ! Il n'y a pas de bon pour un prisonnier ». J'ai été quand même assez contrariée et c'est quelqu'un qui m'en a donné à Artix, je lui en ai toujours été reconnaissante. Ainsi, il fallait s'adresser à des particuliers gentils qui vous aidaient mais pas à la collectivité, il n'y avait rien de prévu vraiment pour eux. Je n'ai jamais su qu'il y avait eu des associations d'entraide pourtant je vivais en ville mais je connaissais très peu de monde à Pau.

Ce n'était pas facile du reste de faire connaissance parce que sans le savoir, sans le vouloir, on était embarqué quelquefois dans des relations qui n'étaient pas souhaitables. J'ai su ainsi, quinze ou vingt-cinq ans après, que j'avais fréquenté un espion ! Mais oui, un vrai espion, un homme charmant, j'ai oublié son nom mais je l'ai lu après dans un journal où on évoquait ce personnage. A ma décharge, sa femme était enseignante elle aussi, là où j'enseignais moi-même ; elle m'avait demandé de donner des leçons de latin à son fils. Son mari qui était d'origine belge, était de très bonne éducation et j'ai assisté depuis son

